

Texto de interés divulgado por la Fundación José Antonio Primo de Rivera

IL Y A CINQUANTE ANS, LA CRÉATION DE LA PHALANGE ESPAGNOLE

"José Antonio", ce méconnu¹

Arnaud Imatz²

Le 29 octobre 1933, un jeune aristocrate, espoir du barreau espagnol, José Antonio Primo de Rivera, organise au Théâtre de la Comédie de Madrid un meeting qui prélude à la création de la Phalange Espagnole. Né du désir de réaliser une “synthèse de la tradition et de la révolution”, ce mouvement, rejeté et combattu à droite comme à gauche, allait connaître une vie aussi courte qu'agitée. Son histoire se confond dans une large mesure avec celle de son fondateur, dont le destin tragique apparaît empreint d'une profonde solitude.

Candidat malheureux aux élections de février 1936 - après avoir été élu aux Cortès de 1933 - José Antonio Primo de Rivera est incarcéré dès l'avènement du Front populaire, trois mois avant le soulèvement du 18 juillet 1936. Déféré devant un tribunal populaire en pleine guerre civile, le chef de la Falange Española sera condamné à mort et fusillé, sous la pression des communistes, le 20 novembre 1936, à l'âge de trente-trois ans.

Paradoxalement, tant d'années après son exécution, “José Antonio” suscite toujours la haine ou la ferveur, la répulsion ou l'admiration...”un agent appointé de l'ambassade italienne”, affirme Max Gallo; “une personnalité de souteneur sous un élégant vernis”, assure l'américain H.R. Southworth. À l'autre extrême, le philosophe Unamuno lui reconnaît un “cerveau privilégié, peut être le plus prometteur d'Europe”, et l'ambassadeur des États-Unis, C. Bowers, voit en lui “un héros de roman de cape et d'épée”. Mais quel homme se cache-t-il donc derrière le masque de pierre que détracteurs et hagiographes ont plaqué sur son visage?

Dans l'immense bibliographie concernant la guerre d'Espagne, ses origines et ses conséquences, José Antonio occupe une place capitale. Force est de

¹ Artículo publicado originalmente en *Le Monde* el 31 de Octubre de 1983.

² Politólogo.

Texto de interés divulgado por la Fundación José Antonio Primo de Rivera

constater cependant que l'image conventionnelle du chef de la Phalange se réduit généralement à quelques clichés inlassablement répétés. La "récupération" du personnage par l'historiographie franquiste constitue vraisemblablement l'une des principales causes de cette singulière situation.

La disparition prématurée de José Antonio en pleine guerre civile laisse idéologiquement le champ libre au général Franco. En 1937, le Caudillo impose la fusion de la Phalange avec tous les partis de droite (monarchistes, traditionalistes et conservateurs-républicains) et crée un nouveau mouvement, la Phalange Traditionaliste. Manuel Hedilla, second chef de la Phalange originelle, est condamné à mort pour avoir refusé de s'incliner! Très vite, les autorités franquistes comprennent le parti qu'elles tireraient d'un culte voué à José Antonio Primo de Rivera. Elles exaltent son exemple et son sacrifice, mais éliminent systématiquement de sa doctrine les thèmes "révolutionnaires" ou "socialement dangereux".

Dans les années qui suivirent le démantèlement du franquisme et le retour à la démocratie, la plaie était encore trop vive pour que chercheurs et auteurs fussent saisis du désir d'étudier sur un plan historique les rapports embrouillés du franquisme et du phalangisme originel. On préfère étendre sur l'époque le voile de l'oubli, ou bien on se borne à une condamnation d'ensemble. Mais, les interprétations-schématisations commencent à lasser.

On a beaucoup écrit sur la philosophie chrétienne ou traditionnelle de la Phalange originelle et sur les éléments conservateurs de sa doctrine politique. Mais un aspect essentiel est son programme social. José Antonio voulait implanter une profonde justice sociale pour que sur cette base les peuples retournent à la suprématie du spirituel. Ce projet idéaliste, il entendait le mener à bien en procédant à la nationalisation des banques et des services publics, à l'attribution de la plus-value du travail aux syndicats, à une profonde réforme agraire en application du principe "la terre appartient à celui qui la travaille", et enfin à la création d'une propriété familiale, communale et syndicale.

Accusé de "national-bolchevisme"

On peut débattre du caractère réformiste ou révolutionnaire de ce programme, mais on ne saurait affirmer qu'il fut réactionnaire. Tel était l'avis de la droite conservatrice et libérale : sa presse ne se privait pas de

Texto de interés divulgado por la Fundación José Antonio Primo de Rivera

traiter José Antonio Primo de Rivera de "national-bolchevique", tout en lui reprochant de confondre "franciscanisme" et "fascisme". Aux Cortès, lorsque la majorité de droite décida de lever l'immunité parlementaire du chef de la Phalange pour se débarrasser d'un adversaire encombrant, José Antonio ne dut son salut qu'à l'aide de l'ensemble de la gauche et d'une poignée de députés de droite. En février 1936, à la veille des élections, la Phalange prit soin de se démarquer du "Bloc national" - coalition antirévolutionnaire - qui s'opposait à l'union des partis de gauche. En définitive, globalement, la droite n'eut de sympathie pour José Antonio qu'après la victoire du Front populaire.

À gauche, l'étude des relations avec la Phalange ne ménage pas moins de surprise. De nombreux cadres phalangistes provenaient de la Confédération anarchiste (CNT) ou du parti communiste. Manuel Mateo, bras droit de José Antonio pour les syndicats, était l'ancien secrétaire du PCE à Madrid. Dans leurs Mémoires, le leader anarchiste Diego Abad de Santillán et le ministre du Front populaire Julián Zugazagoitia expliquent comment ces hommes facilitèrent les contacts avec plusieurs responsables de la CNT (notamment Ángel Pestaña) et de la Fédération anarchiste ibérique. D'autres négociations eurent lieu avec Juan Negrín, un des principaux représentants de la fraction non marxiste et minoritaire du parti socialiste. José Antonio fit même savoir à Indalecio Prieto qu'il lui confierait volontiers la direction d'une future Phalange socialiste.

Après la guerre, diverses personnalités républicaines, dont le président du gouvernement de la République en exil, Félix Gordón Ordás, reconnurent qu'«il eut été possible d'obtenir, au début, que José Antonio coopérât à la République de gauche». Teodomiro Menendez, député socialiste et dirigeant du syndicat UGT rapporte que José Antonio lui disait souvent au Parlement : «Teodomiro, s'il n'y avait pas les idées religieuses, comme nous serions proches l'un de l'autre en politique!»; et il ajoute : «Il avait raison!» Prieto, Zugazagoitia et d'autres ministres modérés du Front populaire rendront hommage au chef de la Phalange pour avoir tenté de persuader les belligérants de négocier dès le début de la guerre civile. Son exécution - réclamée par les communistes - fut une absurdité. Échangé ou rendu au camp national, il eût tenté l'impossible pour arriver à une paix de compromis. Lui fusillé, nul ne pouvait arrêter le carnage.

Très loin de Franco

Texto de interés divulgado por la Fundación José Antonio Primo de Rivera

Au rang des thèses battues en brèche, on citera celle du prétendu accord politique entre Franco et José Antonio. Le témoin de l'unique rencontre entre les deux hommes, l'ex-ministre des affaires étrangères, beau-frère du Caudillo, Ramón Serrano Suñer, nous confiait dans une interview: “José Antonio et Franco n'avaient ni sympathie, ni estime l'un pour l'autre. Ils se trouvaient dans des mondes très éloignés par leurs mentalités, leurs sensibilités et leurs idéologies. Il n'y eut jamais de dialogue politique, ni d'entente entre les deux”.

Cela dit, une question vient spontanément à l'esprit : la discussion voire la prise en considération d'un ensemble de faits sous-estimés ou ignorés jusqu'ici sur la vie politique du fondateur de la Phalange ne peut-elle conduire à une sorte de “révisionnisme” du fascisme? Nous ne le croyons pas. Pour l'historien, la Phalange de José Antonio Primo de Rivera ne peut être séparée du contexte de la réalité espagnole des années 30 qui l'a vu naître et mourir. Réduire la Phalange au petit dénominateur commun du fascisme italien, du nazisme et des divers “socialismes nationaux” de l'Europe du début du XXème siècle (pour reprendre les expressions de deux des meilleurs spécialistes du thème, les professeurs Renzo de Felice et Zeev Sternhell), c'est refuser de réfléchir sérieusement sur la signification fondamentale d'un mouvement qui a marqué de son empreinte toute l'histoire espagnole contemporaine. La Phalange de José Antonio n'était ni raciste, ni antisémite; elle ne plaçait pas l'État ou la race au centre de sa conception du monde, mais au contraire “l'homme, porteur de valeurs éternelles, capable de se sauver ou de se perdre”.

L'histoire est manifestement beaucoup plus riche et plus complexe que ne le prétendent les idéologues. Et le débat historique est autre chose qu'un débat judiciaire.